

SUR UNE RENCONTRE À RĂȘINARI, UNE LECTURE UN PEU PLUS RÉCENTE ET UN CERTAIN AMER SAVOIR DE LA TRADUCTION...

Constantin GRIGORUȚ

Université d'Otago, Dunedin, Nouvelle – Zélande

constantin.grigorut@otago.ac.nz

Abstract: Recalling his first encounter with Irina Mavrodin during his participation in the 13th International Colloquium on Emile Cioran organized in 2007 in Sibiu, the author of the article shares his reading perspective of the book *Cioran ou le Grand Jeu (Cioran: the Great Game)*. Structured as a collection of short essays, Irina Mavrodin's book looks at the lyrical dimension and the dialectics of ambiguity in Cioran's style and thought (further exploring the core complexity one encounters when translating Cioran's essays). Extrapolating, the author of the article looks at this particular case of mise en abîme for a more general credo in translation works.

Keywords: translation credo, difficulties of translating, ambiguous style, mise en abîme.

Au début du mois de mai 2007, venant d'un monde à l'envers en automne, après avoir changé deux avions et un train pour remonter vers l'hémisphère du Nord, un bel après-midi qui sentait le premier parfum des tilleuls, je suis arrivé au cœur d'un village de Transylvanie où jadis naquit l'auteur des *Syllogismes de l'amertume*. J'étais venu pour participer au 13^{ème} Colloque International Cioran organisé par l'Université de Sibiu, et on nous avait logés dans une pension gérée par un membre de la famille de l'écrivain.

C'est là où, le lendemain, j'allais faire la connaissance d'Irina Mavrodin. Au temps pleuré de ma jeunesse, élève encore au lycée, j'avais lu, occasionnellement, des poèmes qu'elle avait publiés aux Éditions Cartea Românească. Des mots cristallins, comme les flocons de neige des hivers d'antan.

Puis, un peu plus tard, à l'époque de mes études universitaires de premier cycle, j'avais consulté certains de ses fragments critiques qui l'avaient définie comme une très fine spécialiste en poétique. J'avais lu Gide et Camus en français, mais je savais qu'elle avait traduit d'une manière admirable *Les Faux Monnayeurs* et *Le Mythe de Sisyphe*. En

tant que remarquable traductrice, je n'allais la découvrir que bien plus tard, quand j'ai commencé à m'intéresser d'une manière approfondie à l'œuvre de Cioran. C'est alors que j'ai découvert son travail culturel admirable dans la traduction de certains textes de prime importance, tels *Précis de décomposition* et *La Chute dans le temps*.

C'était un peu tout ce que je connaissais sur Irina Mavrodin, ce soir de mai 2007, avant de m'endormir, fatigué, dans une chambre rustique de la pension « Petre Cioran » de Rasinari. Le lendemain, une bagarre de coqs authentiques de Transylvanie m'a réveillé de bonne heure, et je suis allé dans la salle à manger pour le petit déjeuner. D'autres participants au colloque étaient venus s'asseoir à table. J'ai vite fait la connaissance d'un couple de Colombie, Liliana Herrera et Alfredo Torres, très sympathiques. Il y avait là un jeune poète tunisien, Aymen Hacen et deux jeunes chercheurs français, Aurélien Démars et Nicholas Cavaillès. Tout de suite après, Irina Mavrodin a descendu graduellement l'escalier et s'est assise en face de Nicholas qui, à l'époque, était en train de rédiger une thèse sous sa direction. Elle était solennelle, vêtue d'un noir inquiétant qui anticipait un automne tragique¹. Mais, ce matin-là, elle avait aussi un visage plein de lumière qui contrastait fort avec la couleur de sa robe. Telle une pluie d'argent, ses cheveux tombaient en caresses pour s'arrêter à la frontière des épaules. En dépit d'un certain écart temporel, nous sommes tout de suite devenus de très bons amis. Je lui ai parlé un peu de cet autre monde d'où j'étais venu, de notre système universitaire tellement différent, de ma vie un peu bohémienne, de mes intérêts de recherche. Elle m'a parlé surtout de l'honneur d'être la présidente de la société « Les amis de Cioran ». Comme on avait apporté une guitare, je lui ai chanté quelques chansons de naguère.

J'ai passé une semaine extraordinaire à Sibiu cette année-là, et j'en ai conservé de merveilleux souvenirs. Les matins, on prenait un autobus pour aller au centre ville à la bibliothèque centrale où se déroulaient les travaux du colloque. Je ne sais pas pourquoi, de tous ces ateliers (d'ailleurs très intéressants), j'ai gardé surtout le souvenir de celui un peu particulier que les collègues de Sibiu avaient organisé, un matin, sous la direction d'Irina Mavrodin. Nous avons pris un fragment du volume *Lacrimi și sfinți (Des larmes et des saints)* et nous l'avons traduit simultanément, *illico*, en six langues, en hollandais, suédois, allemand, espagnol, anglais et certainement en français. Quelle étrange expérience linguistique ! sorte de Babel miniature, postmoderne, ou de

¹ En octobre 2007, la jeune nièce d'Irina Mavrodin, Irina Diana Tarabac, allait s'éteindre à New York alors qu'elle était sur le point de conclure une thèse doctorale en linguistique.

happening linguistique, je ne saurais pas comment le définir mieux. À Rasinari, les soirées, on avait chanté, on avait même dansé, en bref, une atmosphère tellement différente des conférences et colloques organisés dans cet autre monde universitaire qui, depuis longtemps, m'a adopté et corrompu.

Comme je devais revenir vite en Nouvelle-Zélande, où le premier semestre universitaire venait de se terminer et le deuxième frappait déjà à la porte, je n'ai plus eu l'occasion de la revoir qu'une année plus tard, en novembre 2008. Vers la fin de mon semestre sabbatique, je lui ai rendu visite à Bucarest, dans son petit appartement d'un vieux bâtiment de la rue Apolodor, entourée de livres et de projets culturels des plus généreux, des projets issus d'un grand esprit et d'un cœur de miel. De retour sur mon île au bout du monde où je gagne un salaire d'universitaire qui a lu un peu de Cioran, j'ai été tellement heureux quand, il y a quelques mois, la secrétaire m'a apporté un paquet expédié de Roumanie. C'était le volume bilingue *Cioran ou le Grand Jeu / Cioran sau Marele Joc*, livre que mon amie, Irina Mavrodin, avait publié en 2007 et m'avait envoyé avec une dédicace d'auteur, simple, en écho de notre heureuse rencontre à Sibiu : *Pentru Constantin, cu bucuria de a-l fi întâlnit, cu mult drag*. Je devrais probablement traduire ces mots, mais j'ai peur que le dernier segment, *cu mult drag*, demeure intraduisible. Le mot *drag*, surtout, pose un nombre infini de problèmes pour un Roumain branché professionnellement aux subtilités stylistiques du français. Et puis, en réplique, peut-être devrais-je commencer le paragraphe suivant avec les mêmes mots, car j'ai tout de suite commencé *cu mult drag* la lecture de ce livre cher envoyé par Irina...

D'une longueur de moins de 200 pages, le livre est un bouquet de réflexions sur la substantifique moelle de l'œuvre de Cioran². Bien que Cioran n'ait jamais accepté le mot, son discours à la première personne, ses confessions sans commencement ni fin sont sans aucun doute lyriques. Dans la deuxième partie, fidèle à son trajet linguistique, Irina Mavrodin offre une superbe traduction de ces réflexions. Ce n'est point cette auto-traduction qui fera l'objet de mes dernières rêveries de lecteur solitaire. En vertu de la mise en abîme qui fut mon introduction, je voudrais m'arrêter juste à ce noyau lyrique cioranien qui innerve – à mon avis – le discours critique d'Irina Mavrodin. Or, il s'agit particulièrement d'une perspective imposée par ses années de travail de traduction, par la complexité d'un pareil travail – comme elle le dit si bien – herméneutique. Ainsi, l'ambiguïté cioranienne en tant que JEU

² Il y a aussi quelques belles gloses sur les rencontres d'Irina Mavrodin avec l'auteur des *Syllogismes de l'amertume* (Paris, Gallimard, 1952).

complexe d'antinomies, jeu avec la chair du verbe soumise aux lois suprêmes de la décomposition, jeu avec *je*, induit une vraie tension dans le cœur du traducteur. Avant tout, nous enseigne Irina Mavrodin, il y a cette dialectique complexe, cette tension qui définit chez Cioran, d'un côté « la jubilation constructive d'une écriture, d'un style, la plénitude et l'affirmation qu'ils communiquent en tant que construction menée jusqu'à sa perfection », de l'autre côté, « l'inanité de tout effort, de toute construction, vu le processus de décomposition auxquels et l'auteur et l'œuvre sont prédestinés, décomposition qui va jusqu'à l'anéantissement ». C'est pourquoi, conclut Irina Mavrodin, « cette antinomie fondamentale est péniblement ressentie par le traducteur de Cioran, dont la démarche – contrôlée par des règles d'autant plus compliquées et contraignantes – ne saurait l'éluder. Le jeu – un jeu très bien réglé, et par là encore très proche de celui qui règle un poème – se déroule sur des surfaces extrêmement exigües [...], la marge de tolérance (de liberté) étant quasiment nulle » (97).

Prenons un seul exemple pour montrer combien de vérité il y a dans le jugement antérieur. Comme je l'ai dit ailleurs, Cioran développe souvent une technique ludique en jeu de phonèmes. Il joue à la fois avec les carcasses sonores des mots et avec les signifiants, surtout avec la *quasi* homonymie *mort* / *mot*. C'est pour nous dire que l'écriture est en même temps un jeu avec les mots et un jeu avec la mort. Au fond, le *mot* ne contient-il pas les trois quarts sonores de la *mort*? Irina Mavrodin l'a si bien compris, pour Cioran l'avenir de la littérature n'est que l'avenir d'un corps atteint de cancer³. Écrire suppose donc une conscience de la finitude linguistique et cela fait mal. L'écriture est source de douleur et mal métaphysique, avoue Cioran : « Tout mot me fait mal. Combien pourtant il me serait doux d'entendre des fleurs bavarder sur la mort ! » (*Syllogismes* 15). Quelle sensation de vertige au milieu du cimetière des mots ! Que de *spleen* baudelairien, d'ennui, de cafard et de peur...

Et alors, que reste-t-il au traducteur d'un pareil discours ? J'ai dit une fois à une amie que traduire est semblable à ces histoires d'amour impossible, cruel. Le texte à traduire n'appartient pas au traducteur, bien que celui-ci le désire, essaye de le séduire, le caresse, le travaille. Apprenti sorcier, le traducteur est depuis longtemps parti dans un voyage éternel au Pays des mots des autres ! Et nous de dire sur les traces de Baudelaire : amer savoir celui qu'on tire du voyage ! Mais quel doux plaisir de lecture que j'ai tiré de ces pages envoyés par Irina Mavrodin, *cu mult drag* ...

³ « Prolixe par essence, la littérature vit de la pléthore des vocables, du cancer du mot » (*Syllogismes* 25).